

«*LOUS ESCAIS-NOUMS*»¹⁶ COLLECTIFS

A. JEANJEAN

Dans le Dictionnaire Larousse 2007 on peut lire au mot **sobriquet** la définition suivante : surnom familier donné par dérision, moquerie, ou affectueusement, et dans le Littré, **surnom** : mot ajouté au nom propre d'un individu et qui le distingue de ceux qui s'appellent comme lui.

En ce qui concerne les sobriquets collectifs que portent depuis fort longtemps les habitants de pratiquement tous les villages, je trouve intéressante la définition donnée par l'Abbé Sauvage dans son **Dictionnaire Languedocien Français** Nîmes 1785 : « *C'est comme qui dirait, un nom gauche, qui n'est pas le droit ou le vrai nom. Le sobriquet renferme quelque chose d'injurieux ; autrement c'est un surnom, un nom de guerre, de religion.*

¹⁶ Sobriquets.

Les noms appelés sobriquets que se donnaient autrefois entre eux les habitants des petites villes et des villages de nos cantons et qu'on répète encore aujourd'hui comme des plaisanteries dont on ne s'offense pas, étaient les suites des différents et de l'animosité que les guerres du temps féodal avaient fait naître, et qui excitaient les habitants de deux villages voisins, l'un contre l'autre. »

Effectivement il a toujours existé et il existe des animosités, dont on ignore généralement l'origine, entre deux communautés voisines. De même, il arrive encore que des familles ne s'adressent plus la parole depuis des générations, à cause d'un différent complètement oublié, et souvent mineur : héritages, partages, droits de passage. A titre d'exemple, lors des fêtes votives, lorsque les jeunes gens d'Aubais rencontraient ceux de Grand Gallargues, c'était souvent le pugilat ; par contre tout allait bien avec ceux d'Aigues Vives. Même chose entre Galargues et Buzignargues, Saint Hilaire et Saussines, Congénies et Calvisson, Sommières et Villevieille.

On n'en arrivait pas toujours aux mains ; on se contentait d'essayer de ridiculiser ses voisins en les affublant de qualificatifs pour le moins peu amènes, ce qui en occitan se dit **se trufar**.

Afin d'illustrer mon propos, je ne peux résister au plaisir de reproduire ici une série d'articles parue dans la célèbre revue occitane Montpelliéraine des années 1900, **la Campana de Magalouna**¹⁷ qui publiait des textes de Dezeuze (l'Escoutaire), Bigot, Arnavielle, Estieu, Marsal, Chassary et bien d'autres, qui signaient sous un pseudonyme.

¹⁷ « *La Cloche de Maguelone* » année 1903. Fondée en 1892. Directeur Edouard Marsal. Traduction A. Jeanjean.



Publicité pour la Campana de Magalouna.
(Collection A. Jeanjean)

Voici le texte :

J'étais à la dernière foire de Sommières et je vous assure que je n'en suis pas fâché.

Il me semble entendre quelqu'un dire :

*« Que diantre **Balin Balan**¹⁸ allait-il faire à la foire de Sommières ? Il n'a pas de troupeau à vendre ni de cheval à acheter !*

- J'y allais faire mes affaires, et vous pouvez croire que je les ai faites : je n'ai jamais eu une si belle rencontre ! »

Comme j'arrivais de la gare et que je passais sur le pont du Vidourle pour aller voir le marché aux moutons, je tombe sur un vieil ami, Maître Maturin que je connais depuis plus de quarante ans.

« Hé, où vas-tu comme ça, mon bon ami ? Bardot (c'est un mot qui se dit familièrement à Sommières) qu'il y a longtemps que je ne t'avais vu ! Tiens, je suis heureux de te revoir car j'ai beaucoup de choses à te dire. Viens à la maison, je te raconterai tout cela et puis, attends, nous dînerons ensemble. »

*Je le suivis ; nous allâmes à sa maison, nous assîmes, croquâmes un **grun**¹⁹ et il commença ainsi son histoire.*

*« Je lis à peu près, mon brave Balin Balan, tout ce qui tu dis dans la « **Campane** » et comme tu n'as pas encore parlé des villages de l'Hérault qui entourent Sommières, je vais te raconter ce que je sais sur chacun d'eux.*

¹⁸ Sobriquet d'une personne qui marche en se dandinant ou en balançant les bras. Advenier Auguste (Aigues Mortes 1850-Vendres 1909) Instituteur, membre de la Société Artistique et Littéraire de Béziers. Collaborateur à la Campana de Magalouna. A écrit *Mi Premeiro Floreto*. Béziers 1908. Beau frère d'Arnavielle, beau père de Marsal.

¹⁹ Grain de raisin dans l'eau de vie.

En 1831, se réunirent à Boisseron trois consuls de chacune des communes de Boisseron, Saussines, Vérargues, St Christol, St Sériès, Saturargues et Villetelle du canton de Lunel, le Petit Galargues, St Hilaire et Buzignargues du canton de Castries, et Campagne et Garrigues du canton de Claret.

Le but de cette réunion était d'envoyer une pétition au Ministre pour lui dire que toutes se trouvaient loin de leur cheflieu de canton et qu'elles voulaient, elles douze, former un nouveau canton qui aurait pour cheflieu St Christol.

Ils la firent, la signèrent et l'envoyèrent. Ils n'ont jamais su la réponse.

Puis ils dînèrent tous ensemble et bien d'accord, tellement qu'au dessert chacun voulut raconter à l'assemblée d'où provenait le sobriquet de son village.

*- Nous autres, dit un Boisseronais, on nous appelle **lous Passerouns**²⁰. Ce sobriquet nous vient de Sommières. Vous savez que les Sommiérois sont des Passereaux. Quand ceux de Paris eurent la sottie idée de diviser la France en départements et ceux-ci en cantons, nos pères de Boisseron ne voulurent pas être avec Lunel, et demandèrent aux Sommiérois de les prendre avec eux.*

- C'est que, dirent les Sommiérois, si vous venez avec nous autres, vous serez des Passereaux. Vous savez bien que quand Vidourle verse partout, il nous faut monter jusque sur les toits et y rester quelques fois plus d'un jour ; c'est pour cela qu'on nous a baptisés les « Passereaux ».

- Cela ne nous fait rien, dirent les Boisseronais, pourvu que nous soyons avec vous, nous voulons bien être des « Passereaux ».

- Nous avons gardé le sobriquet, mais hélas, nous sommes restés avec Lunel.

²⁰ Les Passereaux.

- Nous autres, dit alors un de Saussines, on nous appelle **lous Manja Car**²¹ ; voici pourquoi. Au temps où le Vidourle était plus poissonneux que maintenant, les pêcheurs de Sommières prenaient chaque jour des quintaux de poissons et puis allaient les promener d'un village à l'autre pour les vendre. Ils en vendaient beaucoup partout, mais à Saussines, peu, souvent point. Ils se plaignaient souvent qu'à Saussines ils faisaient de mauvaises ventes et les femmes leur répondaient : nous autres à Saussines, nous n'aimons pas beaucoup le poisson ; nous préférons la viande, nous sommes des « Mange Viande ».

Les pauvres femmes ne croyaient pas mal dire, mais elles parlaient trop, car les marchands de poissons, à force de le répéter, ont fait que le sobriquet de « Mange Viande » nous est tombé dessus, et « Mange Viande » nous sommes restés. »

Il y avait déjà un bon moment que Maître Maturin parlait et que moi j'écrivais, quand il me dit : « Je conseille que nous fassions comme les gens qui vont souvent au café, que nous prenions un apéritif, comme ils disent eux. J'ai ici une petite bouteille pleine de bon quina ; nous allons la goûter, si elle nous convient nous en prendrons un demi verre, avec ça nous attendrons le dîner²², je continuerai mon histoire. »

Après avoir bu il reprit : « Maintenant nous en sommes aux **Bèmis**²³ de Saint Christol.

Un des consuls de Saint Christol se leva et se mit à dire :
« Vous voulez savoir pourquoi on nous appelle des Bèmis ?
Voici donc :

- Vous saurez d'abord que Bèmis veut dire Boumians²⁴et

²¹ Mange viande.

²² Déjeuner.

²³ Les Bohémiens.

²⁴ Gitan.

vous savez tous ce qu'est un Boumian ou un Caraque. Il paraît que quand on fit au commencement du dix huitième siècle la route qui va de Vendargues à Sommières en passant par Castries et Fontmagne, l'entrepreneur vint loger avec toute son équipe d'hommes dans une grande baraque en planches qu' il avait fait construire du côté de Saint Christol.

Quand le travail fut fini, il vendit cette baraque à un espagnol qui avait travaillé longtemps avec lui. L'espagnol fit dire partout que les Boumians qui voudraient aller loger dans sa baraque seraient couchés sur de la paille fraîche et pour deux sous.

Chaque soir, les Bèmis de partout venaient y coucher. En peu de temps cela devint l'auberge des Caracous, des Mandrous et des Boumians, à tel point que cette baraque fut baptisée « l'Hôtel des Miracles ».

Là les aveugles voyaient, les muets parlaient, les boiteux marchaient droit et les manchots avaient deux bras comme nous.

Chaque matin ils s'éparpillaient un peu partout dans les villes et les villages voisins, et les gens en les voyant passer disaient : ce sont les Bèmis de Saint Christol.

Cela finit un jour et la baraque disparut. Les Bèmis n'y vinrent plus, mais le sobriquet resta aux gens de saint Christol. »

Un consul de Vérargues dit alors :

« Vous voyez, Messieurs, le sobriquet de la population d'un village tient souvent à peu de choses. Pour les uns il vient d'un défaut ; pour nous, il vient d'une qualité.

De tout temps, à Vérargues, nous avons aimé nous lever de grand matin, parce que nous sommes toujours couchés de bonne heure. Et rappelez-vous bien, mes amis, si vous voulez bien vous porter et si vous voulez que votre maison marche comme il se doit, couchez-vous de bonne heure et levez-vous matin. C'est pour cela

qu'on nous a baptisés **lous Galastres**²⁵ parce que les coqs et les vieux coqs se couchent de bonne heure et se lèvent de bon matin.

Nous autres à Vêrargues, nous avons toujours mis en principe le proverbe qui dit : celui qui veut faire une bonne journée doit la commencer matin. Et vous n'êtes pas sans savoir que l'homme de la campagne a besoin d'en faire beaucoup des bonnes journées, car vous savez que son métier est très ingrat. Le froid, la chaleur, le mauvais temps lui touchent la peau et souvent lui prennent ses récoltes. C'est pour cela qu'ils ont toujours besoin de se lever matin.

Mais n'allez pas croire que ce sobriquet nous fâche. Bien au contraire, nous en sommes fiers, car il nous flatte et nous fait honneur. »

Comme nous allions attaquer le dessert, Maître Maturin me dit :

« Je vais continuer mon histoire. J'en suis aux **Pélicans** de Saint Sériès.

Le consul de ce village se mit à dire : nous autres, à Saint Sériès, nous sommes proches de Vidourle, et si à Saussines ce sont des Manja Car, nous autres nous sommes des Manja Peis²⁶, c'est pour cela qu'on nous appelle des Pélicans.

Vous savez ce qu'est un pélican ; c'est quelque chose comme un gros canard qui a les pieds en forme de palmes, pas de palmes Académiques, attachées avec un ruban bleu ; non, en forme de palmes comme des feuilles de palmier. C'est pour cela qu'en francimand on les appelle des palmipèdes.

Notre sobriquet ne nous vient pas de ce que nous mangeons beaucoup de poissons. Il y a bien d'autres villages où il se mange autant et peut être plus de poissons qu'à Saint Sériès ; et pourtant

²⁵ Les Vieux Coqs.

²⁶ Mangeurs de poissons.

personne les appelle les Pélicans. Cela nous vient qu'autrefois dans saint Sériès, il y avait beaucoup de pêcheurs. La nuit, le jour, sur les bords de Vidourle, venait toujours quelqu'un de notre village ; ils y mangeaient en pêchant, il y en avait même qui y passaient la nuit.

Beaucoup y avaient bâti une petite cabane en roseau pour y entreposer leur attirail de pêche. Ils pêchaient à l'épervier, calaient des filets, et pour ce faire étaient toujours au bord de l'eau.

C'est ce qui les fit baptiser Pélicans par leurs voisins, parce que le pélican est un animal qui vit essentiellement au bord de l'eau. »

Après lui, un autre consul de la même commune de Saint Sériès se leva pour parler.

« Nous autres, dit-il, à saint Félix, nous ne sommes pas commune, parce que nous sommes de la commune de saint Sériès ; mais nous sommes assez nombreux pour en former une.

Autrefois, les gens qui habitaient notre gros mas, étaient pauvres ; mais comme ils ont toujours été économes, ils n'ont jamais souffert. Il est vrai qu'ils ne cherchaient pas à manger les bons morceaux ; mais de paille ou de foin, comme l'on dit, on remplit aussi bien son ventre. S'ils mangeaient de la viande, ils s'attaquaient aux tripes, au mou, au foie et laissaient les gigots et les côtelettes pour ceux qui étaient plus riches qu'eux.

*Mais surtout, ce qu'ils mangeaient par-dessus tout, ce sont les petites carpes ou les carpillons que les pêcheurs de saint Sériès leur donnaient ou leur vendaient pour peu de choses. Voici d'où nous vient le surnom de **Manja Escarpous**²⁷.*

²⁷ Mangeurs de carpillons.

Ce n'est pas un déshonneur de manger les bas morceaux qui ne doivent rien à personne. »

Après ça, il se tut et s'assit.

C'est toujours Maître Maturin qui parle dans sa maison de Sommières, sur la place du Bourguet ; c'est toujours lui qui continue de me raconter ce qu'il a entendu à Boisseron à la réunion des Consuls. Il raconte et moi j'écris car il faudrait que j'aie une bonne mémoire pour retenir tout ce qu'il me dit ; il parle sans hésiter comme s'il venait de l'entendre.

Cela fait plaisir de l'écouter comme de le voir avec sa belle tête blanche ; il est toujours de bonne humeur, rien ne l'inquiète.

*C'est au consul de Saturargues de parler. Il se lève et commence en disant : « Messieurs, à Saturargues, on nous traite de **Manja Potas**²⁸. Vous savez tous ce qu'est du thym ; beaucoup de pays d'en haut l'appellent la farigoule. C'est une petite plante qui, en francimand, s'appelle thym. Elle est de la famille des labiées, et les hommes de science l'appellent thymus vulgaris.*

Eh bien on nous accuse de manger de cette plante ; ce n'est pas vrai, nous ne sommes ni des chèvres ni des moutons pour manger du thym.

- Mais alors, d'où vient, me direz vous qu'on vous appelle des Manja Potas ?

- D'où cela vient-il ? je vais vous le dire.

Dans la grande garrigue qui est entre Lunel, Saint Christol, Saturargues et Vérargues, il y avait un jour peut-être cinquante femmes de ces villages qui ramassaient des pommettes rouges à deux noyaux. Il y en avait bien une douzaine de Saturargues ; avant de se séparer des autres, chacune dit : avant de partir je vais ramasser trois ou quatre plantes de thym ; on en a toujours besoin.

- Et qu'en faites vous ? leur demandèrent celles de Lunel.

²⁸ Mangeurs de thym.

- Nous en mettons un peu dans les fricots, dans les étouffés, dans le court bouillon.

- Avouez que vous en mettez partout ! dit d'un air moqueur une de Saint Christol.

Et cela suffit. A partir de ce moment tous les gens de Saturargues furent des Manja Potas.

C'est au tour du grand Bidèl, qui était apothicaire à Villetelle, de prendre la parole :

« Messieurs, dit-il, à Villetelle, on nous traite de **Croupatasses**²⁹. Le sobriquet nous vient du Gard. Ce sont les gens d'Aubais qui nous ont baptisés ainsi et voici pourquoi. Autrefois, dans la commune d'Aubais, il y avait beaucoup de chasseurs qui tuaient beaucoup de gibier et quand une pièce blessée venait tomber dans Vidourle, il était rare que quelqu'un de Villetelle ne la vit point tomber. Pensez, que sans se demander d'où elle venait, il y courait vite avec une petite barque et allait la ramasser.

Le chasseur venait bien voir ce qu'était devenue sa pièce blessée, mais bien souvent il ne la voyait pas ou quelques fois il la voyait récupérée par un conducteur de barque de Villetelle ; alors le chasseur se mettait à crier : regardez-les ces corbeaux de Villetelle qui ramassent mon perdreau ! ... ou autre chose ; cela s'est répété si souvent que le sobriquet de Croupatas nous est resté et nous le portons encore.

²⁹ Corbeaux.

Ecoute, me dit Maître Maturin, nous avons encore à parler de cinq communes ; je conseille que nous allions faire un tour à la foire, et quand nous reviendrons, avant souper³⁰ nous en ferons deux et les trois autres après souper. Tu y seras pour souper et coucher ici, tu ne partiras que demain si tu veux.

C'est entendu comme ça, cher ami, allons promener un peu.

Une paire d'heures plus tard, nous étions de nouveau au travail et Maître Maturin commença ainsi.

*Le consul de Campagne se lève et dit : « Nous autres, à Campagne, on nous a baptisés **lous Espelugards**³¹. Je vais vous dire pourquoi, comment et quand.*

Le mot espelucard veut dire rusé, finoche, homme qui y voit plus qu'un poisson frit, enfin, je pense que vous me comprenez. Les gens de Campagne, sans être plus que d'autres, n'ont jamais eu l'habitude de se laisser manger leur déjeuner par les autres. Ils savent se protéger et sont toujours en garde contre le premier venu qui chercherait à les mettre dedans.

Dans les affaires, ils sont capables de se raisonner et quand il s'agit de vendre ou d'acheter, ils n'ont pas besoin des conseils des autres.

Il y avait déjà longtemps que toute la contrée connaissait les Campagnols³² à leur valeur, mais où ils se firent encore plus connaître, c'est un jour de belle foire à Sommières.

Quatre Campagnols s'étaient associés pour acheter un troupeau de cent cinquante brebis pleines. Comme ils faisaient le tour de la foire, ils voient un troupeau de brebis qui achevaient d'arriver.

³⁰ Dîner.

³¹ Les malins, les marioles.

³² Habitant de Campagne.

- Si elles étaient pleines, celles-ci, elles feraient notre affaire se mit à dire l'un des quatre.

- Alors, elles ne sont pas pleines ? lui dit le maître du troupeau.

- Je ne crois pas, dit le Campagnol.

- Eh bien, permettez-moi de vous dire que vous n'y connaissez pas grand-chose.

- Cela se peut, répond l'homme de Campagne et quoi qu'il en soit, j'y vois et sans lunettes.

- Pendant ce temps, peut-être une cinquantaine d'hommes s'était ramassée.

- Combien en voulez-vous de vos brebis ?

- Vingt-quatre francs.

- Tapez là, lui dit le Campagnol en lui présentant sa main, comme cela se fait dans les foires ; si elles sont pleines, je vous les paie vingt-cinq francs ; si elles ne le sont pas, vous me les laissez à vingt francs.

Le maître du troupeau frappa et vite un des Campagnols alla chercher un maréchal ferrant expert qui vint dire, après avoir visité les brebis, qu'elles étaient pleines d'un bon saoul qu'elles venaient de faire et qu'elles avaient le ventre plein de luzerne ; puis il dit :

- Si elles étaient pour moi, je ne les achèterais pas, car peut-être avant la nuit il y en aura la moitié de crevées.

Et les Campagnols n'achetèrent pas les brebis.

La galerie qui avait tout vu et tout entendu se mit à dire : ce sont de fameux malins, ces Campagnols. Et cela suffit »

A vous autres, dit le Président aux consuls de Garrigues.

Un des consuls se leva et parla ainsi : « **Bèca Figs**³³ de Garrigues, que diantre cela veut-il dire ? vous demandez-vous

³³ Qui becque les figues.

tous. Cela veut dire que les gens de Garrigues sont bons comme le pain. Vous pouvez aller dans leur commune, manger un raisin quand il y en a, un fruit sur les arbres ; n'ayez pas peur que quelqu'un vous dise la moindre chose ou vous fasse le moindre reproche. Eh bien les gens de notre pays se comportant ainsi vis-à-vis de tout le monde, se figurent que les autres agissent de la même façon et alors, quand ils se trouvent dans une autre commune que la leur, ils ne se gênent pas, becquent ici et là un raisin, une figue, une cerise et les fruits de toutes sortes.

Mais croyez-moi, ils le font sans penser mal faire. C'est ce qui les a fait appeler les Bèca Figas de Garrigues. »

Tout de suite après le souper, Maître Maturin reprit son histoire.

« Nous voici, me dit-il, au Petit Galargues ; j'aurais voulu le garder pour la fin, puisque c'est mon pays. J'habite à Sommières depuis plus de quarante ans, mais je suis né à Galargues ; mon père en était ainsi que ma mère et ils y habitaient. Mon père faisait partie de la bande de jeunes dont le consul nous va parler.

Le consul de Galargues se leva et dit : « Notre village est comme tous les autres, de tout temps il y a eu des jeunes qui ont aimé faire des farces, je devrais dire causer des dégâts aux autres.

Une année, la veille de Noël, une bande de jeunes qui étaient au café, au cours de la soirée montèrent leur coup et se mirent d'accord ; dès que minuit sonnerait, ils iraient voler des poulets ou des poules dans un grand mas pas trop loin du village.

Tous les habitants du mas étaient allés à la messe de minuit. C'est pour cela qu'ils se dirent de l'un à l'autre : « Ils n'y seront pas cette nuit, nous pourrons faire ce que nous voudrons. »

Ils partent et quand ils arrivent au mas ils trouvèrent de grandes claies à brebis que ceux de la maison avaient placées devant la porte du poulailler. Quelques-uns d'entre eux sautèrent les claies sans se douter de quoi que ce soit. Tout d'un coup deux énormes chiens leur sautent dessus et en mordent trois aux jambes. Le quatrième se sauva à toute vitesse et ceux qui étaient restés en dehors des claies, en entendant ça, croyez-moi, ils gagnèrent la garrigue !

Les blessés franchirent à nouveau les claies comme ils le purent et revinrent vite à Galargues en marquant leur chemin avec le sang qui coulait. Avant d'arriver chez eux, ils se firent soigner et ne pipèrent mot. Mais les pierres parlent.

Le lendemain on vit au mas que quelqu'un était venu pendant la nuit, et en suivant les traces de sang, ils purent savoir que ceux qui étaient venus étaient de Galargues.

*Cela se sut, vous pensez bien, les méfaits sont vite connus et les voisins traitèrent les gens de Galargues de **Sauta Pargues**³⁴. »*

*Saint Hilaire du pièu-pièu³⁵
Ils mangent les fèves sans lessive³⁶.
Quand ils n'en ont pas
Ils vont à Favas³⁷ pour les voler
Dans une loge à cochons³⁸.*

³⁴ Les Saute Claies, (parcs à moutons).

³⁵ Onomatopée du pialement des poussins et des petits oiseaux.

³⁶ Cristaux de soude pour certaines préparations ; les olives vertes par exemple.

³⁷ Hameau de la commune de St Bauzille de Montmel.

³⁸ *Sant Alari dau pièu-pièu,
Manjou las favas sans lessiéu.
Quand n'an pas cap,*

C'est ainsi que commença le consul de Saint Hilaire, puis il dit :

« Mes amis, nous autres à Saint Hilaire, on nous appelle lous Pièu-pièu³⁹ et je vais vous dire pourquoi.

Cinq hommes revenaient à pied de la foire de Sommières ; comme ils passaient devant le mas Rouge, ils découvrirent depuis le chemin, un vol de passereaux dans une vigne et proches du chemin qui faisaient : piou-piou !

- Que cela peut-il être ? dit l'un. Piou-piou !

- Que voulez-vous que ce soit ? lui répondit un autre. Ce sont des passereaux qui ont échappé du nid ; ils ne peuvent pas bien voler et appellent leurs mères pour qu'elles viennent les chercher.

Et Piou ! Piou ! Piou !

Ils sautèrent dans la vigne et attrapèrent tous les passereaux. Qui en avait trois, qui quatre, qui cinq. Ils traversèrent Galargues avec leurs passereaux sur leur poitrine, et les pauvres bêtes faisaient toujours piou-piou !

- Nous ne pouvons pas passer devant le café sans nous arrêter pour prendre un verre ! dit l'un que l'on appelait le Cadet.

C'était dimanche, il y avait beaucoup de monde dans le seul café de Galargues ; ils entrent et s'assoient.

Piou-piou ! se mettent à faire les passereaux. Piou-piou par ci, piou-piou par là. Cela fit un raffut du diable dans cette petite salle.

Un Galarguais se mit à dire :

*Van a Favàs per las rauba
Dins un poucièu.*

³⁹ Les Piou-piou.

- *Que sont tous ces piou-piou ? Qui donc porte des passereaux sur lui ?*

- *C'est nous, répondit un de Saint Hilaire. Nous les avons trouvés dans une vigne du mas Rouge, nous en avons attrapé chacun quatre ou cinq et ce soir nous en souperons.*

- *Vous en souperez, malheureux ! Mais pourquoi pensez-vous manger de pauvres bestioles qui ne vous ont rien fait et qui ne demandent qu'à vivre avec leurs mères !*

- *Cela ne nous regarde pas ; nous préférons manger la petite viande des passereaux que baver devant des haricots ou des pommes de terre.*

- *Eh bien, dit le Galarguais, nous vous appellerons **Manja Passereous**⁴⁰.*

- *Vous pouvez nous dire tout ce que vous voudrez, cela ne nous empêchera pas de manger tous les passereaux que nous trouverons dans les champs.*

Le soir, au souper, pendant qu'à Saint Hilaire les hommes mangeaient les passereaux, dans toutes les maisons de Galargues on parlait des piou-piou de ces pauvres passereaux que beaucoup d'hommes avaient entendus dans la salle du café ; et à partir de ce jour, les gens de Galargues appelèrent ceux de Saint Hilaire des Piou-Piou. Cela s'est vite répandu et le sobriquet nous est resté.

Ainsi j'en suis arrivé à la fin de mon histoire, à la dernière commune, dit Maître Maturin ; après ça tu pourras aller passer quarante-huit heures à Gignac, mais au moins tu pourras dire que tu n'as pas perdu ton temps en venant à la foire de Sommières.

*Alors le consul de Buzignargues se leva et parla ainsi :
« Messieurs, nous autres à Buzignargues, on nous appelle*

⁴⁰ Mange Passereaux.

lous Talosses⁴¹. Vous voyez que le sobriquet n'est pas flatteur ; il s'en manque de beaucoup. Mais que voulez ? Nous sommes bien obligés de nous en contenter puisque c'est ainsi qu'on nous l'a toujours dit et qu'on le dit encore.

Voici pourquoi nous sommes des Talosses. Avouez que ce sobriquet convenait mieux à nos ancêtres et qu'ils ne l'avaient pas volé ; vous allez voir pourquoi.

Buzignargues est une commune qui date, les uns disent de François Premier, les autres d'Henri Quatre ; mais la date de son origine importe peu. Ce qui compte c'est ce que je vais vous dire.

Au cours du mois de janvier mille sept cent quarante, deux hommes de Buzignargues venaient d'acheter chacun son cochon dans un hameau de la commune d'Aspères dans le Gard. Il fallait qu'ils traversent le village de Garrigues. En quittant le hameau, chacun avait chargé le cochon sur son dos et le portait, comme si les cochons qui pesaient au moins soixante kilos, n'auraient pas pu marcher. Vous pensez que quand ils traversèrent Garrigue, les gens leur dirent quelque chose !

Environ un mois après, trois chasseurs (de Buzignargues) qui venaient de chasser dans les bois de Saint Bauzille, en revenant, traversèrent le village en portant chacun son chien. Pensez un peu si les gens de Saint Bauzille leur dirent quelque chose !

Et les deux Buzignarquois qui étaient allés à Saint Hilaire pour acheter un sac de blé chez le vieux Vianès ? Ils avaient pris chacun leur âne pour porter le sac de blé ; mais comme le blé était lourd, ils montèrent à cheval sur l'âne et se firent charger le sac de blé sur l'épaule, en disant : nous le porterons un peu chacun ; à mi-chemin, nous le mettrons sur le dos de l'âne.

⁴¹ Les Trognons, mais ici les Imbéciles, les Idiots.

Vous voyez que je n'avais pas tort quand je vous disais qu'ils ne l'avaient pas volé. Vous pouvez bien croire que tout cela a été répété, il qu'il y en a eu assez pour les faire appeler des Talosses.

Voilà d'où nous vient ce sobriquet que nos vieux ont porté et que nous autres nous portons et porterons toujours, bien que nous ne soyons pas plus imbéciles que beaucoup d'autres. »

Balin-Balan.

Je ne possède malheureusement pas de texte aussi savoureux sur les villages du canton de Sommières et dois donc me référer au livre d'André Bernardy paru en 1962 sous le titre : **Les sobriquets collectifs**. Voici ce que j'ai relevé ; la graphie est, elle aussi, phonétique :

*Salinelles : lous **Pesco Locos** ou Pêcheurs de loches. Ce poisson de médiocre qualité abondait autrefois dans Vidourle et les Salinellois semblaient le préférer à de meilleurs poissons tels la perche, la carpe ou le brochet. Ce nom figure aujourd'hui sur l'enseigne du café situé sur la place du village.*

*Lecques : lous **Bramaus** ou lous **Bramarels**, les Pleurnichards, qui se plaignaient sans arrêt du temps, de la mauvaise récolte, en définitive de tout.*

*Fontanès : lous **Courcoussouns**, les Charançons du bois. On les accusait d'être petits et ratatinés au propre comme au figuré.*

*Souvignargues : lous **Escourpiouns**, les Scorpions. Selon la rumeur publique, les habitants du village capturaient et revendaient à des pharmaciens qui en faisaient des antidotes, les nombreux scorpions que l'on trouvait dans les caves et sous les pierres. Les gens de Souvignargues étaient-ils « venimeux » ?*

*Villevieille : **lous Citrés**, les Pastèques que l'on utilise pour préparer d'excellentes confitures. Ici, le sobriquet est péjoratif et signifie sot, imbécile.*

*Junas : **lous Cougourliers**, les Courges. Le sens est à peu près le même que pour les Villevieillois, mais avec en plus une idée de présomptueux.*

*Aubais : **lous Sauta Rocs**, en raison des débordements de Vidourle à la Roque. Il existe toutefois un dicton à propos des gens d'Aubais : Manjoun de flos de pan coumo de taps de bouto, ils mangent des morceaux de pain gros comme des bouchons de tonneaux, c'est-à-dire gros. Les Aubésiens seraient-ils donc des affamés ?*

*Congénies : **li/lous Crébo Fangas**, car ils marchent dans la boue. Mistral traduit par les Fanfarons (?). On les appelle aussi **li/lous Galavard** ou Voraces.*

*Aigues Vives : **li Bagnat**, les Mouillés, parce que leur fête votive avait lieu début mai et qu'il y pleuvait toujours.*

*Calvisson : **li/lous Nénés**, ou Simples d'esprit. Ce sobriquet leur était donné par les gens de Congénies et de Sommières. Mais on les appelle aussi **Manjo Fourmo**, (fromage de peu de valeur), **Manjo Campana** et même **Rauba Campana**, à cause d'une histoire de cloches. J'emprunte ici à André Bernardy : « Les rivalités religieuses régnaient à Calvisson comme partout en 1624. Les Calvissonnais, après avoir inauguré leur nouveau temple, voulurent le doter d'une cloche, ce qui fut fait le 15 mars. Elle était de taille : 159 quintaux. Mais sitôt installée, elle va être la source de bien des soucis en ces temps où les troubles surgissaient de toute part.*

Les consuls, en accord avec l'ensemble de la population, décidèrent de ramener la cloche à terre, de la cacher, et d'éviter ainsi son vol ou sa destruction possible ; ce qui fut fait.

Quelques années après, en 1633, une nouvelle cloche prit la place de la première. Mais la fragilité du clocher éveilla alors les craintes des consuls, craintes justifiées d'ailleurs puisque huit ou dix ans après, il s'écroula. Tous ces évènements donnèrent naissance à une interminable série de procès entre les consuls et les fondeurs. Toujours sans cloche, les Calvissonnais, en attendant la réunion de fonds nécessaires pour une acquisition nouvelle, envisagèrent de transporter au bourg celle du hameau voisin de Sinsans.

Ce furent toutes ces longues tribulations autour d'une cloche qui leur valurent leur sobriquet... »

*Boissières : **li Soupa sens lum**. A cause de leur avarice n'allumaient pas les lampes à la tombée de la nuit.*

*Nages : **li Badau**, les Badauds, les Simples d'Esprit.*

*Saint Dionisy : **lous Cërca-anèlas**, ils cherchaient les anneaux aux quels on aurait attaché les barques lorsque la mer recouvrait la Vaunage ! (Pic des Anèls).*

*Aujargues : **lous Esfraïats**, les Effrayés. Ils ont peur de tout.*

*Sommières : **lous Passerouns**, certains disent parce qu'ils ont une tête de moineau, d'autres parce qu'ils sont vifs. Il semblerait que le sobriquet le plus ancien soit **lous Caladaïres**, à cause des équipes de paveurs de rues ambulants qui étaient connues au loin. Les habitants de la rive droite de Vidourle sont des **Réboussièrs**, c'est-à-dire qu'ils font toujours le contraire de ceux de la rive gauche.*

Il existe peut-être une explication historique. En effet, les habitants de la rive droite, qui dépendaient en grande partie de la baronnie de Montredon, ne sont entrés dans le domaine royal que cent trente cinq ans après ceux de la rive gauche, lors de l'achat par Philippe VI le 18 janvier 1349, de Montpellier et de tous ses vassaux, au roi de Majorque. Les administrations dont dépendaient

les uns et les autres étaient différentes, ainsi que les mentalités. Les gens de la rive droite étaient toujours de l'avis contraire de leurs proches voisins.

Dans nos villages, bien souvent, seules les vieilles gens connaissent encore les sobriquets de leurs voisins, sobriquets qui ont pourtant traversé les siècles, mais elles sont incapables d'en donner l'origine.

En 1785, il y a plus de deux cents ans, l'Abbé Sauvage savait, par exemple, que : à Anduze, c'étaient des **Crébo bachas**,⁴² à Saint Jean du Gard, des **Escorja Truèjas**⁴³, à Alès des **Tripriers**⁴⁴, à La Salle des **Brounzidous**⁴⁵, à Saint Hippolyte des **Cigalés**⁴⁶, à Saint Ambroix des **Volo Biou**⁴⁷ et à Pont Saint Esprit des **Touca d'Aou**⁴⁸.

Qu'en sera-t-il dans deux siècles ?

⁴² *Crève flaques*, gens qui pataugent dans des flaques ; à Anduze il y avait beaucoup de fontaines publiques dont l'eau s'écoulait dans les rues étroites. Donné par les Alésiens jaloux, car leur ville était dépourvue de fontaines.

⁴³ *Ecorcheurs de truies*.

⁴⁴ *Mangeurs de tripes*. Donné par les gens d'Anduze.

⁴⁵ *Les Siffleurs* ; de brounzir, siffler. Le brounzidou est le sifflement produit dans l'air par un jouet d'enfant, un morceau de bois (le loup) attaché à un cordon et que l'on fait tourner dans l'air.

⁴⁶ *Petites cigales* ; têtes légères, écervelés.

⁴⁷ *Bœuf qui vole*. D'après une légende, pour attirer les clients à leur foire, les habitants auraient annoncé qu'ils feraient voler, le 6 septembre 1388, un bœuf du *Ranc de Jésus* au *Ranc de Manifacio*, deux rochers voisins ; en réalité, ce fut une sorte de baudruche qui s'éleva dans les airs.

⁴⁸ *Les Touchés du haut*, les fêlés. Le sobriquet complet est : *Li Toucas de la pièlo dou pount*, les fêlés de la pile du pont.